

Annie Dulong

Autour d'eux

Roman

v1b éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

Pour Martin

*Je ne sais plus quand j'ai commencé ce livre.
Je sais seulement quand je l'ai terminé. Le 24 octobre 2006.
Le lendemain, la chronologie est soudain devenue importante.
Et totalement inutile*

L'effacement

J'ai cru très longtemps que ma mère buvait trop, ou alors qu'elle avait un amant, une vie secrète. Je lui ai imaginé une autre maison, avec un autre homme, un homme qui lui parlerait vraiment et se tournerait vers elle lorsqu'elle entrerait dans une pièce. À certaines périodes de ma vie, je lui ai même rêvé d'autres enfants, au moins une fille, qu'elle connaîtrait et aimerait, et qui prendrait le temps de l'écouter raconter ses petites histoires. Cette fille-là ne lui reprocherait pas de se répéter ou de ne parler que de choses inutiles. Cette fille-là serait telle que ma mère pourrait en être fière, et se sentir bien en sa compagnie. D'autres enfants rêvaient d'être adoptés, et moi, je rêvais pour ma mère qu'elle ait mieux que moi comme enfant. N'importe quel thérapeute aurait salivé à entendre cela.

Ma mère était distraite, d'une distraction un peu adorable, qui lui faisait oublier qu'elle venait de me punir ou de refuser de m'accorder un second morceau de chocolat. Mais les choses vraiment importantes étaient gravées, solides : elle n'oubliait jamais les noms de mes amis, ni s'ils m'avaient fait du mal. Qui m'avait blessé était banni à jamais des pique-niques surprises, des fêtes d'enfant, des danses ou même simplement de la cour arrière. Elle se souvenait à l'heure près des événements importants : ses fiançailles, mes premiers pas, mes premières

menstruations, ce qu'elle faisait lors de tel ou tel moment historique, et surtout ce qu'elle portait et avait mangé ce jour-là. Une telle précision dans le souvenir m'a, à l'adolescence, mortifiée à plusieurs reprises, puisqu'elle ne se gênait pas pour dire à chacun de mes copains toutes ces informations que n'importe quelle fille voudrait voir tues à jamais. Je lui en ai longtemps voulu de ces humiliations, me méfiant chaque fois de ce qu'elle allait dire et à qui elle allait décrire mon nombril à ma naissance. Même adulte, j'ai continué à craindre qu'elle ne révèle au premier venu quelque information trop intime que même moi je souhaitais oublier. J'ai alors cessé de lui présenter les gens vraiment importants, ceux que je tentais d'impressionner, ceux avec lesquels je n'étais pas tout à fait moi de peur que la vraie moi ne les déçoive ou les ennuie.

Aujourd'hui, je voudrais qu'elle oublie les copains que je lui ai présentés probablement pour la faire frémir un peu, pour lui prouver que je ne suis pas comme elle, que je ne suis pas une fille de bonne famille. Chacun d'eux signifiait mon refus de cette vie, du martini du soir, des vêtements bien repassés, des jours qui se ressemblent les uns les autres et se suivent immuablement, chacun porteur de ses rites et de ses symboles. Chaque minable que je lui ai imposé lors d'un souper de famille était le figurant chargé de faire comprendre à ma mère qu'elle ne savait rien de ma vie et que, tant que je le souhaiterais, elle ignorerait tout de moi. De temps à autre, elle risquait un commentaire sur ces hommes que je ne prétendais même pas aimer et qui passaient dans ma vie comme des modes qu'on oublie avec hâte dès que la suivante se pointe le bout du nez. Elle s'inquiétait, sans même se douter du plaisir mesquin que me donnait cette inquiétude.

Elle en a eu marre, un soir, de rencontrer toujours plus de ces hommes, et m'a prise à part, m'entraînant au

fond d'un couloir pour me demander de me prendre en main, pour me dire et me répéter que je méritais mieux que cela. Elle a même haussé la voix, ce qu'elle ne faisait jamais, pour me dire qu'elle refusait de rencontrer un autre figurant. Ce soir-là, je crois que je l'ai respectée pour la première fois, simplement à cause de cette prise de position, si rare chez elle. Alors j'ai cessé de lui imposer mes piètres conquêtes. Et j'ai aussi, étrangement, abandonné le réseau des hommes absolument pas faits pour moi. Je me suis retrouvée seule, toutes les nuits, et j'ai enfin pu me mettre à penser. Mais peu de temps après, j'ai découvert qu'un de mes minables (comment savoir lequel) m'avait laissé un souvenir, sous la forme d'un enfant. Et je me suis dit que même si ma vie était pathétique, solitaire et vide, je pouvais sûrement faire pour un enfant ce que je n'avais jamais consenti à faire pour un homme : un peu d'espace, comme on ouvre les bras.

C'est à ce moment que j'ai remarqué quelque chose de bizarre. Peut-être parce que, pour la première fois, je prenais la peine de porter attention aux petits signes. Ou peut-être y a-t-il dans ce genre de maladie des moments de rupture que l'on peut repérer et reconnaître comme de vrais symptômes. Un lundi soir, pour la première fois, j'ai invité ma mère à prendre un café. Je m'y étais toujours refusée, me méfiant de ces circonstances où le simple fait d'être seule avec elle risquait de lui donner le goût de m'imposer des souvenirs ou des leçons de morale. Mais j'avais une bonne nouvelle, une nouvelle qui lui ferait plaisir et qui, peut-être, la rassurerait sur l'avenir de mon âme. Alors j'ai attendu ma mère sur le coin d'une rue. Elle s'est sûrement méfiée, un peu, mais mes revirements lui étaient connus, elle en avait fait une théorie et moi une façon de vivre. Je savais que, sa méfiance passée, elle serait heureuse de cet enfant à naître, heureuse d'avoir quelqu'un à accueillir, à aimer,

heureuse parce qu'elle aurait une raison valable de s'occuper de nous deux, mon enfant et moi. Cette fois, je ne résisterais pas.

Je l'ai attendue très longtemps. Devant le café, en pleine tempête de neige, je sautais sur place, commençant à douter du bien-fondé de mon annonce. Car je pouvais prévoir les réserves de cette femme pourtant nataliste : un enfant, alors que je n'avais pas encore de vraie carrière à 34 ans, un enfant sans père, dans un petit appartement sans pièce fermée, et au troisième étage en plus. Ce qui allait la troubler davantage – l'absence de père, de pièce fermée ou de carrière –, je l'ignorais encore. Mais je comptais sur son excitation, sur ses « ma fille va avoir un bébé », pour calmer ses craintes. Et pour qu'elle puisse me rassurer un peu, je l'avoue. J'allais, avec à peine deux sous à moi, mettre au monde un enfant. Un peu de l'optimisme surexcité de ma mère n'était pas de trop pour m'encourager.

Mais deux heures plus tard, elle n'était toujours pas là. Je suis entrée m'asseoir dans le café, mes pieds gelés ne me supportant plus, et j'ai commencé à craindre le pire. Devant mes angoisses et mes images d'accidents et de corps démembrés, ma bonne nouvelle s'est défraîchie comme une vieille salade. Je suis rentrée chez moi pour appeler mon père. Maman a répondu, l'air guilleret, et m'a tout de suite invitée à souper. Je lui ai demandé ce qu'elle avait fait de sa journée, elle a répondu qu'elle avait cuisiné. Alors je me suis dit que, peut-être, j'avais rêvé ce rendez-vous, et je suis allée chez elle manger un rôti. Quand une mère qui n'oublie rien oublie un café, il n'y a pas autre chose à faire que de l'encourager en mangeant chez elle. Je lui ai annoncé ma grossesse, elle s'est réjouie. Tout allait bien dans le meilleur des mondes.

Après le rôti, j'ai commencé à la suivre à travers la ville, pour voir si mes fantasmes d'enfant étaient fondés : buvait-elle, avait-elle un amant, une vie secrète, un

lieu où elle se réfugiait pour fuir les ronds de dentelle, les petits plats, les tailleurs et l'indifférence de mon père? Restait-il en elle un peu de cette femme vive, presque féroce qu'elle disait avoir été avant son mariage? Ou alors était-elle toujours égale à elle-même, une de ces femmes en apparence sans histoire qui parquent leur fourrure toutes les trois semaines pour aller à l'opéra ou au théâtre? Au début, je n'ai rien remarqué de particulier: elle sortait tous les jours, faire les courses, fouiner dans les magasins, rencontrer de vieilles amies. Elle rentrait inévitablement à la maison pour préparer le repas de mon père qu'elle posait sur la table à 18 heures. Mes parents, sortis tout droit d'un film des années soixante, auraient dû se trouver dans un musée tellement leur vie ne semblait pas leur appartenir, entièrement décidée par l'horloge et les conventions. Avaient-ils toujours été ainsi? J'essayais, par mes visites de plus en plus fréquentes, de découvrir un reste de passion ou d'affection entre eux. Un peu d'énervement, même, m'aurait satisfaite. Tout sauf cette indifférence étale. Mais il n'y a jamais eu d'éclat, jamais de gestes brusques. Mes parents, ces automates.

Puis, j'ai commencé à discerner, dans la routine, des éléments inexplicables. Elle restait parfois devant une vitrine de longues minutes, sans même vraiment regarder devant elle. Ou alors elle s'absorbait dans l'étude d'un panneau de rue puis baissait la tête vers sa montre, remarquait ses sacs à provision et alors rentrait à la maison. Un jour, je l'ai vue entrer dans une ruelle, malgré la neige. Lorsque je l'ai rejointe, elle m'a regardée, à peine surprise de me trouver là. Je l'ai ramenée chez moi, pas chez elle, chez moi, dans mon minuscule appartement, entre mes boîtes jamais défaits et les vêtements pour l'enfant à naître. Je l'ai enveloppée dans une couverture et lui ai versé un thé très fort. Pendant une heure, elle est restée silencieuse puis s'est mise à parler, ne me regardant

pas, comme si elle s'adressait à elle-même. Pour la première fois, je l'ai écoutée sans l'interrompre.

Il lui arrivait souvent d'oublier où elle allait. Elle se retrouvait dans la foule du centre-ville, ou l'isolement d'une ruelle, sans savoir d'où elle venait, ni où elle était censée se trouver. Dans ces moments, il lui semblait chaque fois avoir perdu un peu plus d'elle-même, être devenue encore un peu plus invisible. Autour d'elle, les gens continuaient à avancer, à se diriger vers quelque part, à exister, et elle, elle ne pouvait que demeurer silencieuse, tournant sur elle-même, cherchant dans les vitrines et sur les panneaux publicitaires un indice, le plus petit soit-il, lui permettant de retrouver son chemin. De longs moments, elle restait là, attendant que le monde se remette à faire sens. Puis, comme si tout ce temps elle avait mûri une décision aussi banale qu'acheter ou non un pain pour le repas du soir, elle repartait, l'égarément effacé avec conviction de son visage. Elle rentrait à la maison, trouvant une excuse pour son retard, une excuse valable, plausible.

Cela avait commencé tout simplement : un jour, elle avait oublié un nom. Puis un rendez-vous. Rien de bien grave. La fatigue sûrement. Et puis il y avait dans sa mémoire tant de choses, tant de noms, de numéros de téléphone, de dates importantes. Pourquoi s'étonner que son cerveau décide de faire un choix, de la libérer de toutes ces contraintes ? À soixante ans, après une vie si pleine, se disait-elle, pouvait-on vraiment lui reprocher d'oublier un rendez-vous chez le dentiste ? Mais tranquillement, les oublis se sont multipliés, et les dissimuler se mit à faire partie de sa routine. Mon père, dans un élan de tendresse mal placé, ou de mesquinerie, la surnomma petite tête, pour toutes ces fois où elle avait mis le rôti dans le four sans allumer l'élément, ou ces soirées auxquelles ils ne s'étaient pas rendus parce qu'elle en avait simplement oublié l'existence. Dans son igno-

rance, mon père ne remarquait même pas la fréquence des oublis. Mais ma mère, elle, voyait tout.

En me découvrant dans la ruelle, ma mère, les pieds complètement enfouis dans la neige, baissa les bras. Elle ne savait pas ce qu'elle faisait là, en direction de quoi elle s'était égarée, mais lutter pour camoufler ses absences devint soudainement au-dessus de ses forces. Alors elle avoua, sur le ton qu'aurait pris un évadé épuisé de sa cavale. Ce soir-là, ma mère retraça les étapes de l'évolution de sa maladie. Le premier signe vraiment important, me dit-elle, resterait ce jour où elle avait tenté de forcer la porte de la maison où elle a grandi, une maison qu'elle a quittée à 10 ans. Elle s'y est rendue tellement souvent, s'y retrouvant malgré elle, que la femme habitant cette maison l'accueille maintenant avec une tasse de thé. La première, cette femme a nommé la maladie.

Après ce jour de la ruelle, je me suis mise à écouter, vraiment, à écouter autant mon corps changeant que les histoires de ma mère. Je voulais tout savoir, du fait le plus important au détail le plus minuscule. Ce qu'elle portait lors de l'assassinat de tel président, ou lors de la visite du Pape. Si elle avait assisté aux Jeux Olympiques. Ce qu'elle pensait des mariages gais ou de la prêtrise des femmes. Si elle avait aimé un autre homme que mon père. Comment avait été son enfance. J'avais soif de l'entendre, soif de cette voix qui disparaîtrait un jour en laissant un corps à la remorque. Elle parla, pendant ces brefs mois, d'une voix nouvelle, sûre d'elle, sûre de la valeur de ce qu'elle disait. Peut-être est-ce parce que je prenais la peine d'écouter. Ou peut-être avait-elle peur d'être témoin trop vite de son propre effacement. Mais la femme qui devint une habituée de ma maison et avec qui je pris un nombre incalculable de cafés ressemblait à cette femme vive que l'on m'avait décrite comme étant ma mère et qui s'était perdue dans les dédales d'une vie trop petite pour elle.

Nous sommes allées à l'hôpital. Ce n'était que pure formalité. Après mon échographie, nous irions consulter un neurologue. J'aurais un fils, et elle l'Alzheimer. Certains signes ne trompent pas.

Ma mère se meurt, elle disparaît lentement, sous mes yeux, et je n'ai pris que trop tard le temps de l'écouter. Je voudrais, alors qu'elle n'est plus qu'un fantôme, qu'elle me raconte ses histoires, son enfance, ses petites blessures, mais elle reste là, dans sa petite robe de nuit toute blanche, à me regarder. Hier, elle a cessé de me reconnaître. Tantôt, tenant mon enfant d'une main et ma mère de l'autre, j'ai traversé la rue en regardant bien des deux côtés. J'ai aussi dû leur répéter d'utiliser des ustensiles pour manger. Mon garçon se débrouille bien, apprend vite. Ma mère, elle, bientôt, oubliera de respirer.